

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gilbert Hottois, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Bruxelles, De Boeck Université, 1997.

par Lazare M. Poamé

Philosophiques, vol. 24, n° 2, 1997, p. 444-446.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027467ar>

DOI: 10.7202/027467ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Gilbert Hottois, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Bruxelles, De Bœck Université, 1997.

C'est une entreprise trop risquée que de vouloir présenter, sans avoir à travailler comme une bête de somme, un livre qui se veut une somme philosophique.

Mais fort heureusement, avec cette somme philosophique de près de cinq cent pages, le risque encouru se réduit sous l'effet du plaisir de lire. Et l'entreprise de présentation jugée *a priori* périlleuse peut alors se transmuier en plaisir du risque.

La première partie de plaisir, que dis-je du livre, est un rappel historique des principaux auteurs et courants de la philosophie occidentale depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. Ce rappel historique, si rapide soit-il, fait place aux auteurs que les historiens de la philosophie qui se donnent pour point de départ Socrate/Platon désignent par l'expression de présocratiques. À cette expression, nous préférons celle d'antésocratiques pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer ici.

La deuxième partie de l'ouvrage s'ouvre sur la « Révolution cosmologique » et s'étend jusqu'à l'aube du XX^e siècle. Plus que la première, cette deuxième partie propose une présentation étoffée des grandes figures et doctrines philosophiques. En plus des développements substantiels consacrés aux grands auteurs (Bacon, Hobbes, Descartes, Locke, Leibniz, Rousseau, Kant, Hegel, Saint-Simon, Comte, Marx, Schopenhauer, Nietzsche), cette partie offre un panorama très complet des grands courants (l'empirisme, le matérialisme, l'idéalisme, les Lumières, la dialectique, l'évolutionnisme, le positivisme et l'utilitarisme) qui jalonnent la plupart des manuels de philosophie. Mais souvent réduits à une portion congrue dans les manuels scolaires, ces courants susindiqués font, avec le livre de Gilbert Hottois, l'objet d'une vaste investigation. C'est le cas, par exemple, de l'évolutionnisme soumis à une analyse fine au point d'en dévoiler à la fois la genèse, les mutations et les implications sociales, éthiques, épistémologiques et idéologiques. En reconnaissant l'importance de l'évolutionnisme, l'auteur parvient à articuler ce courant sur les centres d'intérêt que représentent la science, l'éthique, la politique, la nature et la société. De la sorte, l'auteur réussit à rendre particulièrement vivant et actuel le courant étudié. Pour ce qui est des auteurs étudiés, Hottois, en bon pédagogue, ne s'est pas contenté d'en livrer au lecteur les pensées et doctrines. Il s'est efforcé non seulement de situer ces auteurs dans leur contexte socio-historique, mais aussi de dégager de leurs pensées des thématiques majeures. En outre, comme pour donner les clefs d'une meilleure intellection des exposés, il a fait précéder chaque chapitre de mots-clefs et a proposé en fin de section une bibliographie sélective.

Malgré les efforts entrepris, cette partie du livre, à l'instar de la première, est restée très classique. Ce caractère, dû à des exigences de limites associées à la vocation didactique de l'ouvrage, a conduit l'auteur à une trop grande simplification de la doctrine industrielle de Saint-Simon. Cette tendance simplificatrice a amené l'auteur à reconduire les conceptions équivoques du saint-simonisme demeurées malheureusement les plus répandues. D'abord, il nous paraît impropre d'affirmer que Saint-Simon, un auteur opposé au modèle gouvernemental, demande « que le gouvernement revienne davantage aux savants, aux entrepreneurs et aux ingénieurs » (p. 173). La position de Saint-Simon sur ce sujet après 1818 (évolution caractéristique de son passage du libéralisme au socialisme) nous paraît sans équivoque. Elle tient en une formule : au gouvernement des hommes doit se substituer l'administration des choses. Car, « ce n'est pas d'être gouvernée que la nation a besoin, c'est d'être administrée » (Saint-Simon, *Du système industriel*). Vient ensuite le problème que posent dans la terminologie saint-simonienne les vocables d'industrie et de savant. Saint-Simon donne à ces termes un sens très général qui embrasse tous les genres de travaux utiles, la théorie comme l'application. De là découle cette typologie du corps industriel qui permet de distinguer, d'une part, les industriels théoriciens ou savants, c'est-à-dire les scientifiques et les littéraires et, d'autre part, les industriels praticiens ou savants d'application ou encore producteurs immédiats, à savoir les cultivateurs, les ouvriers, les commerçants et les artisans.

Que le lecteur se rassure. Ces remarques sur Saint-Simon visent simplement à prémunir l'œuvre du philosophe contre une dangereuse dépréciation des hommes à imagination (Saint-Simon désignait ainsi les poètes, les littéraires et les artistes) et une pernicieuse exaltation de la technocratie. Si pertinentes puissent être ces remarques, elles n'altèrent nullement l'originalité du livre qui devient davantage perceptible en sa troisième partie.

Importante par son volume parce que constituant les deux tiers de l'ouvrage, cette partie l'est surtout par son contenu. Avec cette troisième partie, l'auteur vient combler un vide important : le manque d'ouvrages accordant une attention toute particulière à la philosophie de la seconde moitié du XX^e siècle et aux grands problèmes de notre temps. Les auteurs fondamentaux de la seconde moitié du XX^e siècle jusque-là simplement évoqués, voire ignorés, sont, avec le livre de Gilbert Hotois, convoqués afin de dévoiler le substrat de leurs pensées. Le mode de dévoilement de ce substrat, expressément subordonné à des objectifs pédagogiques, en garantit la fluidité et la transparence. Ainsi, le lecteur peut découvrir sur un plateau d'or le contenu substantiel des pensées de Kuhn, Habermas, Apel, Lyotard, Rorty, Hans Jonas, Simondon et Engelhardt pour ne citer que ceux-ci.

Mais ne l'oublions pas : cette partie du livre qui nous apparaît la plus originale est, comme le souligne l'auteur lui-même, la plus problématique aussi. Sans doute à cause du choix des auteurs qui pourrait paraître arbitraire, subjectif. Ce choix, à y voir de près, est moins dicté par la seule subjectivité de Hotois que par l'apport significatif des auteurs à la formation ou au développement d'un courant philosophique donné. Ainsi, de grands noms furent associés avec raison à certains courants : le nom de Kuhn à la philosophie des sciences, de Habermas à la nouvelle École de Francfort, de Rorty au néo-pragmatisme, de Lyotard au postmodernisme et les noms de Hans Jonas, Simondon et Engelhardt à la philosophie de la technique et des technosciences.

En revanche, si Hotois avait de bonnes raisons d'associer le nom de Karl-Otto Apel à celui de la nouvelle École de Francfort, on ne peut que lui concéder ces raisons sans avoir pour autant à lui donner raison sur ce point. Il existe certes entre Habermas, héritier de l'École de Francfort, et Karl-Otto Apel « une grande proximité de conception générale » (p. 360). Mais on ne saurait pour autant affirmer que Karl-Otto Apel assume l'héritage de l'École de Francfort. Sa contribution et son influence, avec la

mise en route du *Diskursethik*, sont par rapport à la nouvelle École de Francfort (*neue Kritische Theorie*) celles d'un *outsider* : c'est de façon incidente qu'Apel alimente ce courant philosophique. Apel, pour tout dire, n'est pas un membre de l'École de Francfort et ne peut donc en assumer l'héritage.

Avec le dernier chapitre consacré à la philosophie de la technique, la séduction de l'ouvrage devient plus fondée et plus profonde. En effet, c'est la première fois qu'un livre d'histoire de la philosophie d'un auteur francophone procède à une mise en évidence formelle d'une thématique pourtant très présente ailleurs (dans l'espace philosophique germanique) : la philosophie de la technique.

Il y a quelques décennies, Hottois, dans *Le signe et la technique* (Paris, Aubier, 1984) déclarait que la philosophie de la technique était une « discipline fort jeune et mal assurée de son identité ». Aujourd'hui, en inscrivant cette discipline dans les « pages » de l'histoire de la philosophie, Hottois semble dire au lecteur qu'elle est devenue majeure ou du moins qu'il se manifeste dans l'espace philosophique francophone une véritable prise en compte de cette discipline. La création en France de la Société pour la Philosophie de la Technique, présidée par Franck Tinland, constitue une des manifestations de cette prise en compte.

À travers cette thématique (philosophie de la technique et des technosciences), Hottois analyse les grands problèmes éthiques et politiques de notre temps. Cette analyse, pour reprendre les termes de l'avant-propos, est inspirée par une triple conviction : « la conviction qu'un aspect tout à fait déterminant de la modernité est l'essor de la science expérimentale qui n'a cessé de modifier en profondeur notre monde et notre forme de vie (1) ; que cette entreprise moderne de " savoir " est foncièrement active, opératoire, pratique, technique, et qu'elle ouvre donc nécessairement et centralement sur des questions éthiques et politiques (2) ; que les problèmes de ces dernières décennies et pour les décennies à venir concernent l'articulation entre la RDTS (Recherche et Développement TechnoScientifiques) d'origine occidentale et l'humanité multiculturelle, historiquement diverse (3) ».

Mais s'il est vrai que l'expression de ses convictions et positions à travers l'ouvrage est la marque de la présence de l'auteur dans l'histoire de la philosophie, il faut cependant reconnaître que l'auteur a fait montre d'une trop grande modestie dans l'organisation du chapitre consacré à la philosophie de la technique et des technosciences. En effet, l'historien de la philosophie aurait dû faire place au philosophe en prenant formellement place aux côtés de Simondon et de Engelhardt dans les subdivisions du chapitre XXII. Alors son apport, du reste très significatif à l'égard du développement de la philosophie des technosciences, se percevait avec plus d'acuité. C'est peut-être une tâche qui nous incombe, à nous philosophes avertis des technosciences, fidèles lecteurs de Gilbert Hottois historien de la philosophie, philosophe du langage et des technosciences et pédagogue expérimenté.

Pour conclure, ce livre est un véritable bréviaire philosophique. Tout homme de culture soucieux de comprendre les grands courants des idées modernes et contemporaines et sensible aux grands problèmes du XX^e siècle doit nécessairement le lire, le relire et le recommander à ses pairs en quête de repères.

Lazare M. Poamé

Département de philosophie
Université de Bouaké

